

Muriel Mourgue

Montevideo

Hotel

Roman policier



Montevideo Hotel

Muriel Mourgue

Thriller

Dépôt légal juin 2012
ISBN : 978-2-35962-293-5
Collection Rouge
ISSN : 2108-6273

©Couverture hubely

© 2011 – Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

Éditions Ex Aequo
6 rue des Sybilles
88370 Plombières les bains

www.exaequoblog.fr
www.exaequoblog.fr

Dans la même collection

- L'enfance des tueurs** – François Braud – 2010
Du sang sur les docks – Bernard Coat L. – 2010
Crimes à temps perdu – Christine Antheaume – 2010
Résurrection – Cyrille Richard – 2010
Le mouiroir aux alouettes – Virginie Lauby – 2011
Le jeu des assassins – David Max Benoliel – 2011
La verticale du fou – Fabio M. Mitchell – 2011
Le carré des anges – Alexis Blas – 2011
Tueurs au sommet – Fabio M. Mitchell – 2011
Le pire endroit du monde – Aymeric Laloux – 2011
Le théorème de Roarchack – Johann Etienne – 2011
Enquête sur un crapaud de lune – Monique Debruxelles et Denis Soubieux
2011
Le roman noir d'Anaïs – Bernard Coat L. – 2011
À la verticale des enfers – Fabio M. Mitchell – 2011
Crime au long Cours – Katy O'Connor – 2011
Remous en eaux troubles – Muriel Mérat/Alain Dedieu – 2011
Thérapie en sourdine – Jean-François Thiery – 2011
Le rituel des minotaures – Arnaud Papin – 2011
PK9 - Psycho tueur au Père-Lachaize – Alain Audin- 2012
...et la lune saignait – Jean-Claude Grivel – 2012
La sève du mal – Jean-Marc Dubois - 2012
L'affaire Cirrus – Jean-François Thiery – 2012
Blood on the docks – Bernard Coat traduit par Allison Linde – 2012
La mort en heritage – David Max Benoliel – 2012
Accents Graves – Mary Play-Parlange – 2012
7 morts sans ordonnance – Thierry Dufrenne – 2012
Stabat Mater – Frédéric Coudron – juin 2012
Outrages – René Cyr – juin 2012
Montevideo Hotel – Muriel Mourgue – juin 2012

Sommaire

1. MONTEVIDEO HOTEL.	6
2. SUZAN COLAN.....	18
3. BENNIE.....	24
4. BEAULIEU'S BAND.....	32
5. ESPRITS REBELLES.	38
6. JEUX DANGEREUX.....	44
7. JAZZ ET POÉSIE.....	50
8. BILLIE.	61
9. PROMENADE À CENTRAL PARK.	68
10. JOYEUX NOËL... ..	75
11... ET BONNE ANNÉE !.....	82
12. BLACK DREAM BLUES.....	93
13. FATALE RENCONTRE.	103
14. CONEY ISLAND.	112

1. MONTEVIDEO HOTEL.

Dans l'existence, tout est affaire d'émotion ! Je me souviens exactement de la première fois où j'ai entendu chanter Dana Raise. C'était dans un film de série B intitulé : « Montevideo hôtel »

Je n'étais pas encore la détective privée amoureuse du bourbon et des blondes filtres que je suis devenue. À l'époque je travaillais encore comme secrétaire pour un notaire cacochyme et hypocondriaque. Il faisait un froid de canard ce jour-là et je m'étais dit qu'avec un titre pareil, le film avait tout pour réchauffer mes pauvres os. La blonde qui tenait le rôle principal ressemblait à Marilyn Monroe. Sans la voix de Dana Raise, je crois bien que j'aurais complètement oublié le film, mais voilà il y avait cette voix ! Elle chantait la chanson du générique... Je suis retournée voir le film trois fois juste à cause de la chanson du générique ! Il faut dire que je venais à peine de rentrer d'Europe et que je n'étais pas au mieux de ma forme...

Mais je le reconnais volontiers, j'ai tendance à me montrer obsessionnelle lorsque j'aime quelque chose.

Dana chante un peu comme Billie Holiday, je possède deux disques de Dana, mais depuis trois ans, impossible d'en trouver d'autres, il n'y en a plus, Dana a dû prendre la poudre d'escampette parce que les flics étaient à ses trousses... Dana était accusée du meurtre de son agent... Un type un peu louche qui avait la main leste. En dépit des protestations de Dana, la police persistait à la croire coupable. De toute façon elle ne les avait pas attendus pour se cacher... L'agent était blanc, pas Dana, ce qui en soi passait encore aux yeux de certains comme une saloperie de bonne raison supplémentaire de la condamner.

Chaque fois que Dana entonne mon morceau préféré, je revois le bar de cet hôtel situé à Montevideo où la fausse Marilyn, trônant sur l'un des tabourets du bar, ses longues jambes croisées, son regard brouillé par la fumée d'une cigarette, buvait du champagne français en attendant un homme au physique d'Humphrey Bogart, enfin si l'on n'y regardait pas de trop près !...

Attendre c'est encore espérer... C'est toujours après que les choses se gâtent !

Depuis plusieurs jours il n'a cessé de faire froid et comme le chauffage fonctionne mal, je n'ai d'autre choix que d'avalier des litres de café brûlant pour éviter de me transformer en glaçon. J'avoue que j'ai même un peu honte de recevoir mes clients dans un tel réfrigérateur... Ayant emménagé ici, à Greenwich Village au beau milieu de l'été, je n'avais pas encore eu à affronter le problème... Auparavant, mon agence était située bien plus au nord de la ville, au-delà de la ligne de démarcation qui sépare le Village du reste de Manhattan. J'avais fini par en avoir assez de mon environnement et décidé d'émigrer vers le bas de la ville, un peu sur les conseils de mon copain Bennie d'ailleurs.

J'espère que cette froidure précoce ne va pas me faire regretter mon choix.

Sans Bennie, j'ignore ce que je serais devenue ! À mon retour d'Europe j'ai frôlé la dépression. Je me sentais tellement loin de l'Amérique enchantée, telle qu'elle nous était vendue à chaque coin de rue. À Londres les gens avaient d'autres priorités, comme par exemple tenter de sauver leur peau en se terrant comme des rats apeurés dans les caves !

Alors que j'attaquai ma troisième cafetière de la journée, je l'aperçus soudain : une silhouette un rien hésitante en arrêt derrière la porte vitrée ; les clients qui ont recours aux services d'un détective privé sont souvent pris d'un accès de timidité au moment de franchir le seuil. La silhouette frappa deux coups secs contre la vitre. Je me levai pour l'accueillir. Un homme de haute taille sanglé dans un imperméable blanc cassé me faisait face. Il ne portait pas de chapeau et devait avoir une bonne trentaine d'années.

– Bonjour ! fit-il, tel un gamin bien élevé. Je cherche monsieur Vermont, le privé...

– Donnez-vous la peine...

Je l'invitai à pénétrer dans mon antre tout en lui expliquant :

– Il n'y a pas de monsieur Vermont ici ! Le nom sur l'enseigne c'est moi.

Il accusa le coup avec une admirable nonchalance, d'habitude ce seul fait avait le don de déclencher illico une grimace de désapprobation, au mieux je rencontrais un certain étonnement.

– Ah, c'est vous le T de l'enseigne... se contenta-t-il de remarquer.

J'acquiesçai et declinai mon identité complète.

– T comme Thelma... C'est moi qui dirige cette agence en effet. Si vous souhaitez rester, prenez place je vous prie, ajoutai-je.

Le type s'installa, pas plus mal à l'aise que ça.

– Moi, c'est J comme John... John Ginger, se présenta-t-il à son tour.

– Eh bien, monsieur Ginger qu'est-ce qui vous amène ?

– J'aimerais que vous enquêtiez sur un ami à moi.

– Un ami à vous ?

Il dut lire dans mes pensées que ce n'était pas une pratique courante, enquêter sur une épouse, une maîtresse, d'accord, mais sur un ami...

– Il s'agit d'un meurtre, s'empressa-t-il de préciser. Mon ami a été assassiné...

Bon sang, si je m'étais attendue à celle-là !

– Je suis désolée, fis-je, fouillant au fond de moi pour y dénicher un reste de compassion. Le type le méritait bien, il avait l'air gentil.

Il hocha la tête à deux reprises, en signe de remerciement, je suppose. Revenue de ma surprise, je tins à mettre d'emblée les choses au point.

– Vous n'avez pas frappé à la bonne porte... Les meurtres sont du domaine de la police, monsieur Ginger.

Il écarta mon objection d'un geste de la main.

– Je sais tout ça m'dame, les privés s'occupent plutôt des affaires de... d'adultère, se corrigea-t-il.

Il avait failli lâcher un mot plus évocateur !

– Mais la police se fiche pas mal de Martin, se justifia-t-il.

J'en déduisis finement que le défunt se prénommaient Martin.

– Pour eux, il s'agit d'un suicide point final.

– Et pas pour vous ?

– Non, m'dame, pas pour moi. Martin n'avait aucune raison de se brûler la cervelle.

Je crus comprendre que la victime avait reçu une balle dans la tête ou le visage et enregistrerai automatiquement l'information.

– La police vous a interrogé, je présume, et vous leur avez dit tout cela...

John Ginger secoua énergiquement la tête de haut en bas.

– Évidemment que je leur ai dit tout ça, mais ils n'ont rien voulu entendre... Tous les musiciens finissent mal, a décrété le petit gros. Point final !

– Le petit gros ? relevai-je.

– Le flic qui s'occupe soi-disant de l'enquête... Me renseigna John Ginger.

– Votre ami était musicien si je comprends bien...

– Saxophoniste. Tint à préciser John ; moi aussi je suis musicien. Je joue de la contrebasse. Nous jouons, enfin jouions, se corrigea-t-il, dans le même orchestre Martin et moi, Le Beaulieu's band.

Je n'avais jamais entendu parler de cette formation. J'aime beaucoup le jazz pourtant, mais je préfère l'écouter en solitaire. En fait la plupart du temps je fuis les rassemblements de plus de deux personnes. Bennie me traite souvent de « sauvage ». Il n'a pas tout à fait tort.

– Nous jouons tous les soirs au Black Coffee... Sauf le mardi. M'apprit-il fièrement.

Je n'avais jamais entendu parler de ce club non plus ! Il fallait avouer que Greenwich Village en regorgeait de ces endroits bondés et enfumés où le bon peuple du Village tout de noir vêtu dodelinait de la tête en rythme, tout en clopant et sirotant des cocktails.

– Si je vous suis bien, l'inspecteur...

– Sates, m'informa-t-il, le petit gros à bretelles s'appelle Sates.

– Donc, repris-je, selon vous l'inspecteur Sates ne croit pas à la thèse du meurtre.

– Il est borné, j'vous dis m'dame !

À l'aide de ses deux mains, John Ginger se dessina des œillères de chaque côté de la tête. Je crois bien que ce flic ne peut pas saquer les saltimbanques !...

– Admettons, lâchai-je du bout des lèvres et en soupirant moi aussi, histoire de lui montrer qu'en l'écoutant, je lui faisais une fleur.

Je ne me permets jamais de critiquer un collègue ! tins-je tout de même à lui signifier. Question d'éthique.

John Ginger ne moufta pas.

– Permettez-moi de vous poser quelques questions, même si cela ne signifie pas que j'accepte... m'empressai-je d'ajouter.

– Demandez-moi ce tout ce que vous voulez, m'dame.

– Comment est mort votre ami, monsieur Ginger ?

– John s'il vous plaît, me supplia-t-il presque. Martin a été tué d'une balle dans la tête.

– Mais encore ?

John fronça les sourcils, à la recherche d'une information cruciale à me livrer. Je volai à son secours.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que votre ami ne s'est pas suicidé ?

À part votre intime conviction naturellement...

– J'en suis sûr, Thelma... Sûr et certain. Je peux vous appeler Thelma ?

– Pas de problème. Et pourquoi en êtes-vous si sûr et certain ?

– Parce que...

C'était une raison pas plus mauvaise qu'une autre !

– Vous ne disposez d'aucune information qui appuierait votre conviction ? insistai-je.

Il réfléchit une seconde.

– Juste un truc... Le petit gros m'a rendu son portefeuille... Martin l'avait encore sur lui. Il contenait vingt dollars. Il ne s'agissait donc pas d'un crime crapuleux... Et il n'y avait aucune trace de lutte... Se souvint encore John Ginger.

– Parlez-moi un peu de votre ami, je vous prie !

Il fourragea un instant dans la poche de l'imperméable qu'il s'était contenté de déboutonner et en sortit un paquet de cigarettes.

– Je peux ? demanda-t-il.

J'opinaï du chef.

– Vous en voulez une ?

Il me tendit le paquet, j'acceptai l'une de ses Lucky Strike. Je fumais la même marque. John alluma nos deux cibiches au moyen d'une boîte d'allumettes toute cabossée. Après avoir longuement aspiré la fumée, il la recracha tout aussi longuement avant de me demander :

– Que voulez-vous savoir au sujet de Martin ?

– Tout ce que vous pourrez m'en dire.

Il resta un instant silencieux. Pour un ami, il ne paraissait pas avoir grand-chose à raconter.

– Martin était quelqu'un de réservé, finit-il par m'apprendre. Il ne s'est jamais plaint de rien... S'il avait des soucis, il ne m'en a jamais parlé...

– Pas d'ennemi déclaré ? demandai-je.

John secoua la tête en signe de dénégation

– Ni embrouilles récentes ? Je ne sais pas moi, une bagarre, une histoire de filles...

– Rien de tout ça ! Enfin à ma connaissance... Martin avait une petite amie attirée... dit John Ginger.

– Qui s'appelle ?

– Suzan... Suzan Colan. Alors vous acceptez ! triompha-t-il. Si vous me demandez tout ça, c'est que vous acceptez...

On aurait un môme devant son nouveau jouet un soir de Noël.

Je m'entendis répondre :

– Je veux bien essayer de vous aider John, mais comme je vous l'ai dit, ce n'est pas à proprement parler mon rayon et je ne vous promets rien...

– Merci Thelma !

Je vis le moment où il allait me sauter au cou... Mais il se retint.

J'avais le sentiment de lui ôter un poids de la poitrine.

– Doucement, John, je n'ai pas encore dit oui...

– Pas encore, remarqua-t-il en souriant malicieusement.

Je me saisis de mon petit carnet noir et de mon stylo-plume Shaeffer Crest, modèle 1940, auquel je tenais par-dessus tout. C'était le dernier cadeau que m'avait offert mon père.

– Bien, commençons par le début si vous le voulez bien... Votre ami se nomme Martin...

– Lassoovski, précisa illico John prêt à faire de son mieux.

Il alla même jusqu'à épeler le nom de famille du défunt. Je notai l'identité complète de la victime.

– Vous avez une photo de lui ?

– Oui, tenez...

Il tira son portefeuille de la poche intérieure de son imperméable et en sortit un cliché qu'il me tendit. Il s'agissait d'un cliché représentant la formation au complet... L'une de ces photos publicitaires que l'on utilise pour annoncer un spectacle.

John me gratifia d'un commentaire.

– Le brun au centre, c'est Leroy...

Leroy Beaulieu, le fondateur du groupe et le pianiste. À droite, c'est Jackson... Le chanteur... À côté de lui, c'est Georgie, le batteur... Là, c'est lui. C'est Martin !

Le dénommé Martin était un type élancé aux cheveux blonds... Ce qui sautait aux yeux, c'était son regard, un regard froid... Pas banal pour un artiste. D'habitude ils ont l'air plus inspiré ! En plus il ne souriait pas, se contentant de fixer l'objectif, comme indifférent à tout. J'examinai les autres membres du quintet. Georgie et Jackson avaient tous deux la peau foncée, une formation mixte donc, chose encore assez peu courante même ici dans le Village réputé plus ouvert que le reste de la ville... Sans parler du reste de l'Amérique. Il y avait hélas encore pas mal de monde que les mélanges dérangeaient. Sur la photo tous souriaient. Tous sauf Martin !

– Il vivait à New York depuis longtemps ?

– Quelques mois.

– D'où venait-il ?

– Du Nebraska, enfin sa famille était originaire de là-bas... Mais Martin avait vécu en Europe pas mal d'années...

– En Europe ? Où ça ?

– En Pologne, ses parents étaient arrivés de Pologne juste avant la Première Guerre.

– Il est resté en Pologne tout le temps de son séjour ?

– Non... je crois qu'il a voyagé... John hésitait. À vrai dire, j'en sais trop rien...

– Il est rentré quand aux États-Unis ?

– Il n'y a pas très longtemps, je crois.